



# NOTRE INDÉPENDANCE

## 28 Québécois s'expriment

JEAN-MARTIN AUSSANT LOUISE BEAUDOIN  
EMMANUEL BILODEAU SERGE BONIN PIERRE CURZI  
FRANÇOISE DAVID CATHERINE DORION  
JOANNIE DUPUIS CATHERINE FILLION-LAUZIÈRE  
DAVID GOUDREULT EMILIE GUIMOND-BÉLANGER  
KATHLEEN GURRIE MAKÀ KOTTO  
YANEK LAUZIÈRE-FILLION MAXIME LE FLAGUAI  
HUBERT LEMIRE TANIA LONGPRÉ  
ROBERT MCKENZIE MARIA MOURANI  
JUSTINE PATENAUDE NIC PAYNE YANN PERREAU  
AMÉLIE PRÉVOST GENEVIÈVE ROCHETTE  
SIMON-PIERRE SAVARD-TREMBLAY  
GHISLAIN TASCHEREAU JONATHAN THUOT  
GUILLAUME WAGNER

*Stanké*

# NOTRE INDÉPENDANCE

28 Québécois  
s'expriment

COLLECTIF

Sous la direction de Catherine Fillion-Lauzière

*Stanké*

Une compagnie de Quebecor Media

*À tous les Québécois.  
Mais surtout à ceux qui hésitent.*

## TON MARI CANADA

*Hubert Lemire*

Alors, Québec. Tu t'es mariée il y aura bientôt cent cinquante ans. Non mais, à l'époque, vous n'étiez pas nombreux, vous preniez le premier du bord dans le rang d'à côté, pis vous le mariiez. Vous n'aviez pas vraiment le choix, hein ? Un mariage de raison, donc, une affaire de stratégie territoriale. Unir les êtres pour mieux unir les avoirs. O.K. Raison valable.

Ton mari s'appelle Canada. En 1867, Canada promettait d'être grand – il l'est devenu. Canada promettait de devenir fort – il l'est devenu – *God bless him*. Canada aurait une grosse maison qui irait d'un océan à l'autre. Tu étais tout impressionnée sur le coup, tu t'en rappelles ? Puis Canada parlait un anglais impeccable, gros avantage, tu te disais, tu allais devenir *big*, internationale, pis vos enfants seraient bilingues, uniques, forts. Un superplan, ben oui. Tu étais contente, en 1867.

Aux noces, tu ne savais pas trop dans quoi tu t'embarquais. Quand le curé de la paroisse, par les pouvoirs

qui lui étaient confédérés, a dit à Canada qu'il pouvait embrasser la mariée, Canada t'a pas embrassée. Petit frette dans l'église. Pas de bec pour Québec. Même pas un p'tit bec. Encore moins un *french*, ben non, voyons : *Canada doesn't speak French*. Une poignée de main. Ouain... la lune de miel va être longue, tu t'es dit.

La réception qui a suivi la cérémonie n'a pas fini tard. Canada se couche de bonne heure.

Les autres pays du monde, eux, regardent votre union avec envie.

Quelle vastitude, dit-on dans toutes les langues !

*Que territorio, que riquezas ! Et quelle dot elle amène, la mariée ! Oh ! Putain !* Voyez ces forêts tellement touffues qu'on dirait, vues d'en haut, un immense tapis vert, et cette cour arrière qui va jusqu'à Kuujjuaq, quel terrain de jeu pour la marmaille ! Et ce corps qu'elle a, la mariée, irrigué de rivières puissantes, de lacs imposants, d'une voie maritime large comme dix fleuves d'Europe. De l'énergie pour tout un continent ! Assez d'eau douce pour que Canada arrose son *driveway all the way*. Une basse-terre fertile, véritable garde-manger pour toute la famille, même élargie. Du génie artistique, culturel, entrepreneurial à en faire baver Vegas, un peuple débrouillard qui compterait bientôt huit millions d'âmes vouant aux droits humains un respect peu égalé dans le monde. Huit millions d'âmes pacifistes, accueillantes, ouvertes, tolérantes... Vraiment, une dot en or dont Canada se dote.

Lui, en échange, te donne... son nom de famille. On t'appelle désormais Canada, avec l'accent sur le premier « a ». *Canada*. Pour bien évacuer toute parcelle amérindienne dans la sonorité. Pour bien contourner, du coup, toute allusion francophone. *Just Canada*.

T'aimes pas trop ça. En femme moderne, tu demandes de garder ton nom de jeune fille : Québec. Canada ne veut rien entendre.

Devant la visite, tu insistes. En cachette, tu dis aux invités : « Non, non, moi, c'est Québec. » Eux non plus ne comprennent pas ton manège. Au final, t'abandonnes. Tu veux pas trop t'obstiner, hein, Québec ? T'es pas comme ça. T'aimes pas ça, la chicane. Tu préfères ravalier, c'est moins de trouble.

Vous faites des enfants, Canada et toi, qu'on appelle Québécois. Canada fait aussi des enfants avec d'autres femmes, des maîtresses de province, qu'on appelle *Canadians*. Les *Canadians* sont grassement nourries, à même ta dot. Tu cries à l'injustice. Les maîtresses, elles, sont bien contentes et ne parlent pas trop fort. Canada les aime pour ça.

En femme accueillante et ouverte, tu cherches à créer des liens avec les enfants des maîtresses de ton mari. Tu leur ouvres tes portes. Ils s'installent chez toi. Ils adorent *Montreal*. Tu les approaches, les salues : « Bonjour, je peux vous aider ? » Ils te répondent qu'ils *don't understand* avec un tel mépris que rapidement tu t'excuses et te reprends : « *Sorry. May I help you?* » Puis, oui, tu les aides. À t'assimiler.

Quand tes enfants, eux, reviennent de l'école, tu fais ce que tu peux avec le temps que tu as. Tu leur racontes des histoires de « poissons-scies » qui n'aiment pas les raies. Tu insistes sur le fait que le participe passé employé avec « être » s'accorde pratiquement toujours, alors qu'avec « avoir » ça dépend d'où se trouve dans la phrase la réponse à la question : quoi ? Tes enfants te boudent, ne veulent rien entendre. En épelant « des oignons », ils se mettent à pleurer et maudissent ce « i » incongru, dressé comme une tour Martello qui humilie leur logique d'enfant. Face à leurs larmes, tu arrêtes de couper les oignons en quatre, fais passer tes marmots à table.

Ta relation avec Canada demeure platonique, ou presque. Vous faites à peine l'amour. En fait, lui dit

« *Fésons l'amur* », et toi : « Ouain, c'est ça, je vais me faire fourrer. » Mais il n'aime pas ça, Canada, quand tu dis ça, « me faire fourrer », ça le fait débander. Fait qu'il te dit : « *Hey! watch your language!* »

Tu réponds : « Heille! Je fais juste ça, “watcher” mon *language*, depuis que je suis avec toi. » Il répond : « *Show a little respect.* » Tu dis : « Je t'en donne tellement, du respect, que je n'en ai plus pour moi. »

Tu ne sais pas ce qui te pogne tout d'un coup, mais le morceau sort d'une traite : « Je pense qu'on serait mieux de se laisser, Canada. On est trop différents. Nos valeurs ne sont pas les mêmes. Nos enfants sont malheureux, tiraillés entre nous deux. Ils ont peur de toi, de tes politiques. Ils ont honte de toi, Canada, pays pillleur, pays pollueur, pays égoïste. Ils ont honte de tes guerres, honte de ton manque de considération pour la culture en général, la tienne en particulier, si ennuyante soit-elle. Laisse-moi la garde des Québécois, Canada. Je n'exigerai même pas de pension alimentaire, rien. Je vais être correcte, j'ai déjà tout ce qu'il me faut. »

Là, Canada rit : « Ah! Ah! Tu n'oseras jamais, *Qwebec*. Sans moi, tu n'es rien, *you little bread.* »

Le coup du petit pain, encore. Tu fais comme s'il n'avait rien dit, puis tu continues : « Je le sais, ça va être bizarre sur le coup, c'est sûr, mais la poussière va finir par retomber. Soyons juste amis, O.K.? Amis et voisins. Ça va être superpratique, en plus. Tsé, comme les Américains sont nos amis et voisins? Pis des bons voisins, là, qui s'entraident pis toute. Tu viendras sonner chez nous quand tu manqueras de sucre pour tes muffins Tim Hortons, ça me fera plaisir de t'en donner. Ou bien quand ta connexion internet de Bell plantera, ça me fera plaisir de te refileur mon mot de passe Vidéotron pour une couple de jours. Vraiment. Pis même, rendus là, on pourra toute se dire ça en anglais, ça aussi, ça va me faire plaisir. »

Là, Canada sort du lit en murmurant – tu as mal compris, mais ça sonnait comme : « *Go fuck yourself.* » Puis il part coucher chez Alberta, sa maîtresse préférée. Tu restes là, pantoise. Tu te mets à pleurer à ton tour. Tu n'es pas habituée de te vider le cœur, hein, Québec? Là, tu te sens coupable. C'est normal, tu as été élevée comme ça. « Tsé, il est parti. Je me sens vraiment mal, là, pauv'ti. C'est vrai, tsé, sans moi, y s'en remettra jamais... Pauvre Canada. »

Quelques mois plus tard, une guerre éclate de l'autre côté de l'océan. On l'appellera Seconde Guerre mondiale. Canada s'en mêle et gagne. Retour en grande pompe des troupes. « Voulez-vous coucher avec moi ce soir? » Et les bébés naissent à la pelle au Québec. Des Diane, des Nicole, des Suzanne. Des Yvon, des Jean-Louis, des Raymond. Québec a une nouvelle face. On chante que la moitié des gens n'ont pas trente ans, que les femmes font l'amour librement. Toi aussi, Québec, tu veux faire l'amour librement.

En 1980, tu vas aux urnes. Canada capote. Il voit ce que ton départ lui ferait perdre. Mais il a besoin de toi, lui. Il est dépendant de toi. Gros chantage émotif. Il te fait des promesses, te dit qu'il va changer. Il se pogne même un cours de français accéléré pour être capable de te dire « Québec, je t'aime » sans avoir l'air trop débile.

*Québec, je t'aime...* Tu craques. En cent treize ans de mariage, il t'avait jamais dit ça. Fait que toi, épaisse, tu le crois. Tu arrêtes les procédures.

Depuis ce jour-là, la relation entre Canada et toi est à couteaux tirés. À longs couteaux tirés. Vous faites désormais chambre à part. Lui, sa chambre a une constitution normale, à l'étage. La tienne est au sous-sol, tu te sens en otage.

Maintenant, quand Canada part en voyage dans le monde pour rencontrer Jakarta, New York, Pékin,

il t'embarre là, dans ta chambre au sous-sol, après t'avoir soigneusement crissé une grosse paire de bas blancs de chez Costco dans yeule pour être sûr que tu ne cries pas trop fort tes idées progressistes, ces idées-là que le monde entier a besoin d'entendre, celles qui prouvent que oui, en Amérique, ça existe, un peuple soucieux de son environnement. Pas hippie : soucieux de son environnement, de ses générations futures. Un peuple fort, bien né, pas prématuré, pas en pleine croissance : bien né. Très évolué au plan des droits de la personne, tellement que même ses gays et lesbiennes sont plus fiers d'être gays ou lesbiennes que d'être canadiens.

La face du monde entier est impatiente de te rencontrer, Québec.

Et c'est justement pour ça que Canada te séquestre et te bâillonne.

En 1995, là, tu n'en peux plus.

Mais encore une fois, pour une raison qui m'échappe, tu abandonnes encore.

Je me souviens, à cette époque-là, j'avais douze ans.

Je suis allé te voir, le lendemain, dans ton sous-sol, tu te rappelles, puis je t'ai demandé :

« Pourquoi tu ne t'es pas libérée, maman ?

— Parce que je n'ai pas eu le courage. Tu sais comment je suis, je ne supporte pas l'idée de faire de la peine à quelqu'un...

— Mais te rends-tu compte, maman, que ton manque de courage, tu me le lègues et que c'est moi maintenant qui porte le fardeau de cette honte, celle d'être petit à perpétuité, dans l'ombre d'un pays rétrograde ? »

Tu t'es mise à pleurer, désœuvrée, déconcrissée par le miroir que je t'ai tendu.

« Pardonne-moi, mon enfant. J'ai trop peur de perdre mes avoirs, ceux qu'on a accumulés, Canada et moi, depuis cent cinquante ans.

— C'est à mon tour, maman, de te donner une leçon de grammaire. Si tu veux t'en sortir, il faut arrêter de conjuguer toutes tes phrases avec avoir. "Avoir", tu me l'as expliqué quand j'étais enfant, c'est compliqué. Il faut se poser des questions. Avoir quoi ? Placé où, avant ou après la crise économique, dans quel compte ? Non. Avoir, c'est pas le bon verbe. C'est avec "être" qu'il faut conjuguer, maintenant. Avec "être", on accorde toujours, hein, peu importe où sont les avoirs. »

Avec être, on s'accorde un pays. Avec être, tu vas pouvoir dire : « Je suis libre. »



## NOS CINQ SAISONS, EN CAHIER CANADA

*Catherine Fillion-Lauzière*

Exquise soirée de septembre. L'air est tiède et doux. Le soleil s'est éteint, soufflé par la pénombre bleutée d'un été indien. Assise seule à la table des jardins d'un restaurant italien de la rue Sherbrooke, je muse, satire, le regard faussement égaré, bercée par le brouhaha urbain, l'oreille attentive aux dialogues qui se tissent autour de moi.

À la table voisine, trois personnes. Un homme et deux femmes. Ils échangent en français, ce qui surprend le jeune serveur qui, des souliers Puma sous ses pantalons noirs, leur apporte des *bellini*. Instinctivement attirée par la résonance de ma langue maternelle, mon aire de Wernicke reconnaît la conversation du trio parmi le concert de voix du bistro bondé. L'homme a un accent anglophone. À ses côtés, l'une des femmes a un accent parisien et l'autre, à mon oreille, n'en a pas. Bien sûr, en France, on lui aurait vite reconnu le timbre d'une cousine transatlantique.

Je m’amuse à leur deviner des carrières. Tous des professeurs universitaires. J’ai donc à côté de moi des intellos de McGill, de la Sorbonne et de l’UdM. Ou de l’UQAM, tiens, pourquoi pas? On ne parle pas assez de l’UQAM, si ce n’est de son complexe de l’îlot Voyageur.

Ils s’expriment bien et fort. Ils débattent, clairement. L’homme, les joues enflammées, a sorti les armes, ses postillons. Son interlocutrice le lui rend bien, défensive. Pendant ce temps, la Parisienne, elle, fume, silencieuse, amusée par les propos de ses confrères montréalais. Je comprends vite l’enjeu au cœur de cette production de salive. Comme à roche, papier, ciseaux, j’imagine leurs poings cachés dans le dos, lui, tenant une feuille d’érable, elle, une fleur de lys. Face à face, au compte de trois, ils ramènent leur main devant. Et j’imagine le ROC, vainqueur, casser la paire de ciseaux qui aurait voulu le couper en deux.

L’homme s’exclame : « Mais vous êtes bien, ici ! Qu’est-ce qui ne va pas ? Et puis... vous parlez de défendre une culture, mais quelle est-elle donc, cette culture ? Il y a le français, O.K., et sinon quoi, *Sayleen Deeyon* ? La poutine ? »

Je roule des yeux et souris. Ah, Céline... la poutine... Toujours lancées au milieu des fauves. À leur table aussi, la boutade du prof de McGill, trop souvent entendue, tombe à plat, et la Française, hors sujet malgré elle, demande : « Dites donc, qu’est-ce que c’est, la poutine ? »

Amusée par ces hommeries, je ris un peu.

Depuis les haut-parleurs du jardin s’échappe, magnifique, une mélodie d’opéra qui ne m’est pas inconnue. Je me concentre sur la voix de soprano et distingue les paroles, en français. Je devine Marie-Josée Lord dans son interprétation de l’*Air des bijoux* et ferme les yeux, l’espace de quelques secondes, ravie.

Sur ma table, une assiette de salami, mortadelle, *capicollo* et *prosciutto*. Du parmesan et du *pecorino* aussi. Des olives. Je déteste les olives. Une bouteille d'Eska (j'ai renvoyé la bouteille de San Pellegrino pour lui préférer la source de Saint-Mathieu) et un verre de Brunello. J'adore le Brunello. Ou, plus honnêtement, toute consommation alcoolisée avalée trop vite en fin de journée.

Mes yeux, fixés sur l'assiette de charcuterie, ont faim. Je songe aux risottos et aux aubergines farcies à la *mozzarella di buffala* des cuisines maison de la banlieue de Florence. Je songe aussi au bonheur de retrouver ce goût ici. Il s'est établi un peu partout dans les petits et les grands quartiers de ma métropole. Il n'est plus seulement qu'italien, ce goût, maintenant. Il a des nationalités multiples, dont la mienne. Il n'y a pas de contradiction à dire qu'il s'agit d'un goût de Toscane bien de chez nous. Comme les effluves de cari, de gingembre, de citronnelle et de coriandre des cuisines néo-québécoises, dont mes favorites issues des petits restos de quartier dans Villeray ou dans la Petite-Apatrie.

Le ventre avide de ces mille effluves, résonnent en moi les grouillements de l'appétit, mais aussi les mots de l'homme au poing rouge et blanc : « Qu'est-ce qui ne va pas, ici ? Et quelle est-elle donc, cette culture ? » Le discours de mon estomac l'emporte et je ramène mon attention aux délices placées sur la table.

Au même moment, le regard du professeur de McGill se pose sur moi. Derrière ses lunettes canadiennes-anglaises, il croit me voir prendre une bouchée de poutine et entendre Céline Dion lancer, magistrale, la dernière note de *l'Air des bijoux*.

\*\*\*

Quelques semaines ont passé depuis mon pèlerinage dans l'un des sanctuaires québécois de la bonne

bouffe, sauce anglo-italienne, niché parmi tant d'autres dans l'ouest du centre-ville de Montréal. Cette fois rapatriée dans mon antre, l'avenue du Mont-Royal, je fais de la vitesse à Bixi. Octobre respandit, ce qui est assurément un pléonasma. L'air frais m'enroue, même si j'ai pris soin de la glorifier dans un foulard palestinien. De toute façon, les « rhubes » des changements de saison sont inévitables, et j'ai appris à les affectionner. Surtout les voix voilées, un peu cassées, que le virus répand avec plus de succès chez le sexe pourtant dit fort. Peut-être pour se jouer de nos hommes, qui le confondent avec la grippe.

Arrêtée à un feu rouge, je retire le stylo qui retient mes cheveux en toque sur ma nuque. Je m'inscris une note sur l'avant-bras pour ajouter à mon cahier Canada, que j'ai transformé, ironiquement, en modeste encyclopédie allégorique du Québec, entamée par un vendredi soir de *chicha* épicée : « *Grippe d'homme* » : *rhume québécois. Petite nostalgie du bûcheron, duquel ne reste plus qu'une version métrosexuelle de la chemise carreautee.*

Le feu passe au vert. Je reprends mon élan, première du peloton de vélos montréalais facilement reconnaissables à leur maillot argent et rouge. L'été indien, notre cinquième saison autochtone, s'est envolé dans sa boucane, fumant symbole de ses origines. Il a laissé place, galant, aux couleurs vives d'un automne flamboyant : les présentoirs extérieurs des fruiteries de l'avenue se sont maquillés aux mêmes fonds de teint que les feuilles d'érable qui, passées du céladon au marron, affichent maintenant des pommettes toutes d'écarlate, d'orangé, de violet et de vert impérial. Les caroténoïdes, les poivrons, les pommes de terre, les betteraves, les courges musquées, les gousses d'ail, les citrouilles et les oignons espagnols jouent du coude dans de grands sceaux de bois. À l'intérieur, les sacs de noix et les confitures de bigarades ont le nez collé

aux vitrines. Dans les cafés aussi, la poutine est à l'honneur : chocolats chauds, thés noirs, thés rouges, croustades aux pommes, *cupcakes* au beurre d'arachide, rôtis de porc, crèmes d'asperge, patates douces et raviolis farcis à la citrouille.

J'aimerais m'arrêter à chaque tableau noir, à chaque chevalet, pour y lire les menus, élégants, qui portent la craie blanche en pattes de mouche comme un nœud papillon. Mais le temps me manque. Après avoir dévalé l'avenue à grande vitesse et viré au sud, je menotte le vélo et j'achète, à un kiosque extérieur, un panier de fleurs d'automne : chrysanthèmes, bergénies et linaires. Puis, en catastrophe, le visage essoufflé en partie camouflé par le gigantesque présent que je confie au vestiaire, je pénètre dans la salle Pierre-Mercure et repère la famille de mon amie, venue assister à sa collation des grades.

La cérémonie est aride, parce que longue. Cependant, une chose m'empêche de me faire menuisière pour cogner des clous, si ce n'est le bonheur de voir la tête fière de la presque p'tite sœur dans son mortier : je parle du défilé de Joseph, Diallo, Mbacké, Traoré, Lumumba, Ebanga, Benaissa, Benkacem, Nasser, Liu et Wang. Je ne suis plus certaine de savoir si j'applaudis les nouveaux diplômés qui s'avancent à la queue leu leu ou le maître de cérémonie qui prononce parfaitement bien leurs noms en leur remettant le parchemin.

Sur scène, les invités d'honneur assis sur des chaises, le dos bien droit, drapés de bleu, forment comme un relief dans le décor de la même couleur. Et je suis impressionnée par ce paysage que j'ai devant les yeux. Tout ce ciel : ces Néo-Québécois instruits ici, par la plus grande école de gestion francophone au monde. *Made in Quebec*. Car je les regarde, ces bacheliers, et je ne vois pas de nations différentes sous les mortiers. Je n'en vois qu'une.

Et je me rends compte que mon sentiment est triste. Je suis triste d'être impressionnée, voire surprise, par ce que je vois. Et je rêve d'un jour où je ne m'enorgueillirais plus d'une collation des grades qui ne fait au fond que me prouver le bien-fondé de notre existence. Je rêve au miroir du pays qui nous renverrait toujours notre image, sans plus jamais nous faire sauter de surprise en nous y voyant de trop rares fois.

Alors me vient en tête – comme souvent, d'ailleurs – une image saugrenue, mais pertinente.

J'imagine le prof de McGill de l'autre soir, en robe de chambre rouge et pantoufles blanches, debout devant le lavabo de notre salle de bains :

« Qu'est-ce qui ne va pas encore, mon amour ?

— Ce qui ne va pas... Ça fait deux fois que je te demande de changer le miroir !

— Mais qu'est-ce que tu racontes, il est parfait, ce miroir. On te voit très bien, regarde. Dans ton déshabillé bleu, assise juste derrière moi.

— Idiot. Je suis debout. Directement à côté de toi. »

Du coup, j'ai une pensée pour la mise en garde, profondément ennuyeuse, apposée sur les rétroviseurs de nos voitures, et pourtant poignante lorsque je circule dans le cortège des véhicules de marque Feuille d'érable : *Objects in mirror are closer than they appear*. Frustrée d'être tenue de m'arrêter à un feu rouge que je vois vert, dans la voie bloquée par ce véhicule immatriculé en Alberta, me prend une forte envie de quitter le siège du passager, de prendre le volant et d'effectuer un dépassement. Les cheveux dans le vent. En déshabillé bleu.

Perdue dans mes réflexions et souriant à l'idée d'un tel scénario, je ramène le bleu de mes pensées à celui des toges sur la scène qui s'agite, la remise de diplômes étant terminée.

Explose alors dans la salle un feu d'artifice de mortiers. Emportée par la fébrilité de la foule qui m'en-

ture, je m’amuse à imaginer que le tonnerre d’applaudissements est destiné non seulement aux succès des bacheliers, mais aussi à leur reflet plus significatif encore dans un miroir qui serait neuf.

\*\*\*

Octobre a dû partir, parce que toute bonne chose a une fin. Novembre s’en est allé aussi, glissant vers la sortie dans ses propres torrents de pluie. Décembre a fait scintiller ses arbres de Noël, mais pas devant la colline parlementaire – éteinte par trop de débats sur la place de la « religion » dans nos institutions –, et alors le vent s’est mis à souffler fort, très fort, pour donner naissance à janvier et à une nouvelle année.

Le froid me mordille les joues, plus taquin que glacial. Le soleil du petit matin règne sur son royaume blanc. Et moi, je déblaie mon pare-brise avec mes grosses mitaines faites à la main, acquises auprès d’un gars de l’Abitibi à son kiosque d’un salon des métiers d’art. Je ne frissonne pas, emmitouflée des joies de l’hiver et d’un chaleureux manteau blanc à capuchon.

Je fais démarrer la voiture et mets le cap sur le mont Tremblant. Je pitonne l’adresse du centre de conférences sur mon GPS qui, pour être à la mode, s’est présenté chez moi le soir du 24 décembre. Il est bilingue comme un Canadien : il parle anglais et sait dire « Bonjour » en français.

En ascension parallèle au fleuve Saint-Laurent par l’autoroute des Laurentides, montagnes sacrées dans leur joli hagiotope caché, j’écoute la première chaîne de Radio-Canada. L’émission en cours diffuse une drôle de petite voix, qui monologue religieusement sur l’importance de la mise à dur de l’organe masculin. « S’il le faut, nous irons en érection. Nous n’avons pas peur de déclencher une érection. » Je suis confuse quelques instants, me demandant si le vin

avalé – vous le savez – trop vite en fin de journée la veille m’embrouille encore l’esprit ou si le syndicat de mes besoins primaires exerce des moyens de pression jusque dans les médias.

Heureusement, la réputation de ma libido est sauve : l’animateur explique que le gourou n’est autre que l’un de nos dirigeants, qui s’exprime sur l’éventualité d’une élection.

Ne me reconnaissant pas dans ses propos, ni – manifestement – dans son langage, je baisse le volume.

À Saint-Sauveur, une tempête se déclare inopinément. Les flocons, énormes, s’écrasent sur les fenêtres du cockpit. Dans la chaude étanchéité de mon nid mobile, j’ai l’agréable impression d’être la spectatrice du tourbillon de neige qui se déchaîne à quelques centimètres seulement, énergique pièce de théâtre depuis mon siège de la première rangée. Je change de poste et poursuis ma route au rythme de la musique classique que je laisse échapper de mes haut-parleurs à un volume de rock.

Polie, j’arrive au congrès avec précisément cinq minutes de retard, ayant perdu du temps à observer, jalouse, les skieurs zigzaguer sur les pistes impressionnantes du mont Tremblant. Mon entrée dans la salle est néanmoins élégante, puisque située quelque part entre les premiers arrivés et les retards pas très sophistiqués de trente minutes. Le déjeuner-causerie prend fin, et l’organisateur de l’événement invite les participants à se procurer les écouteurs qui leur permettront de bénéficier de la traduction simultanée, puisque les présentations se tiendront dans les deux langues officielles. Bilingue, je ne me les procure pas. Néanmoins, je constate vite que tous les intervenants préfèrent discourir en anglais. *Peer pressure*? Sûrement. Même les orateurs francophones font le choix de leur deuxième langue. Je m’aperçois avec regret que je développe le vocabulaire relatif à mon domaine de compétences

en anglais le plus souvent. Je me rends compte également que les conférenciers venus de l'Europe maîtrisent mieux le français que leurs confrères canadiens. Peut-être parce que, ailleurs qu'en Amérique du Nord, l'apprentissage des langues secondes découle, naturel, de la multiplicité de cultures linguistiques égales entre elles, sur des territoires voisins. Ici, l'on baigne dans la mer unilingue de l'impératrice English, dans un rapport de force inéquitable qui nous noie à tout coup.

J'ai la preuve de mes théorèmes lorsque je lève la tête en direction des écrans placés de chaque côté de la salle, l'un en anglais, l'autre en français, sur lesquels je lis : « *For French interpretation, tune to channel A. Pour l'interprétation, tournez au chenal A* [sic]. »

Aussitôt, je me dis : « *What the fuck is a chenal and why do I have to turn there?* »

Devenue aussitôt indifférente aux propos des conférenciers, je lève un sourcil réprobateur qui déclare séance tenante l'échec du bilinguisme canadien, coquet seulement en anglais. Puis, détournant la tête, je porte mon regard vers une chaise retirée sur le côté de la salle et plisse les yeux pour mieux scruter l'exactitude de la métaphore qui s'offre à moi : je distingue le spectre de Trudeau, regardant tour à tour l'écran anglais et l'écran « français », le sourire aux lèvres, le menton fier, tenant d'une main son érection et, de l'autre, la Constitution canadienne dans une enveloppe brune.

\*\*\*

L'hiver s'en est allé vite, puisque je l'ai passé en raquettes, solitaire, dans une succession de moments paisibles, quelque part dans le réconfort des épinettes lourdes de blanche. Le printemps chante le retour de ses ailes alors que la saison froide s'assoupit, ronflant

dans les bancs de neige sale en fonte rapide. Les couleurs et les bruits de la vie reprennent dans les bourgeons, dans les becs et sur le sol. Avril sourit à grande bouche depuis le sommet de ses sautes d'humeur et l'eau est partout, en boue, en flaques et en ruisseaux surtout.

J'arrive accompagnée d'un « rhube » de changement de saison, mais autrement seule, au grand plaisir des propriétaires déjà un peu souûls, deux frères, mes amis de longue date. Leur cabane à sucre des Cantons de l'Est est pleine à craquer. Dehors, le domaine s'étend en vallons, parsemé d'érables à perte de vue. Le sirop dégoutte à bonne allure dans les chaudières fixées aux troncs argentés. Si elles étaient figées l'espace d'une seconde, les silhouettes des visiteurs dessineraient une carte postale : les enfants à genoux sur les bancs de bois des carrioles rouges tirées par des chevaux et, à leurs côtés, deux traîneaux à chiens glissant tant bien que mal sur la neige, trop basse, qui laisse découvrir des touffes de gazon mouillé.

Debout au milieu de la foule, un morceau de tire sur glace s'étiolant dans ma bouche, je me fais ludique, comme souvent, d'ailleurs, et j'étudie les gens autour de moi, qui, par les manifestations diverses de leur identité culturelle, répondent aux interrogations du professeur. Je prends note, mentalement, espérant avoir suffisamment de mémoire pour inscrire dans mon cahier Canada le détail des poncifs observés.

Ce que je vois est une nation qui fourmille dans la forêt de sa cabane stéréotypée. Ce que je vois, je ne le verrais ni à l'ouest ni à l'est des frontières du territoire québécois. Ce que je vois est une identité distincte. Ce que je vois est probablement déjà un pays. Car les pays ne s'écrivent pas, ils se ressentent. Ils existent *de facto*, même si l'on exige d'eux une reconnaissance planétaire. Les frontières d'une patrie ne sont que le tracé d'une maison, d'un lot, les délimitations

de son terrain, sa haie. Et rien n'empêche de mettre un tapis qui affiche « Bienvenue » au pas de la porte. Et de partager la rue. Mais on mérite la clé de son chez-soi lorsqu'on a le sentiment de retrouver son voisin dans le lit conjugal.

Car je me dis qu'il ne suffit pas de mettre quelques gouttes d'huile pour adoucir dans le palais l'arrière-goût amer. Il s'agit de repenser la recette, de cesser de vouloir à tout prix mélanger des ingrédients qu'il vaudrait mieux mettre en valeur dans des plats séparés.

« Qu'est-ce qui ne va pas, ici ? »

La déclaration de copropriété, monsieur le professeur.

« Et quelle est-elle donc, cette culture ? »

Facile. Elle s'inscrit dans les points de repère de notre quotidien. Dans ce qui nous ressemble et ce vers quoi nous sommes naturellement attirés, tout comme vous enseignez à McGill, vous habitez Notre-Dame-de-Grâce, vous écoutez CBC, vous magasinez rue Sainte-Catherine, vous « clubbez » rue Crescent et vous achetez vos livres chez Indigo. Et vous le faites ainsi, et là, parce que vous vous y reconnaissez. Vous vous sentez au cœur même de ce que vous êtes. Rien de plus légitime. D'ailleurs, cette quête ou ces réflexes sont aussi les nôtres.

Et donc, le Québec, c'est le français, la poutine et *Sayleen*, vous l'avez dit vous-même. Et il n'y a rien de ridicule là-dedans, au contraire. Ce sont des empreintes de notre existence. De notre différence. D'ailleurs, le Québec, c'est aussi la cabane à sucre, la tourtière, les bleuets, le blé d'Inde et le pâté chinois : vous les avez oubliés, ceux-là. Et c'est aussi un grand-père qui dit « Boswell », un père qui dit « Bout d'viarge » ou un oncle qui clôt la soirée par un « Bon ben... on va faire un boutte, nous autres ». Et c'est un crucifix à l'Assemblée nationale, des lacs à ne plus pouvoir les compter ou des *chums* de gars qui se

saluent avec une tape sur l'épaule et un « Qu'est-ce tu fous de bon, l'gros? ».

C'est aussi la soirée du hockey avec deux « stimmés » pis une Saint-Ambroise. Et la raie capillaire de René Lévesque, la tignasse de Gilles Vigneault, le rire d'Yvon Deschamps ou le menton de Guy A. Lepage. Eh oui, c'est aussi les « À la prochaine fois », « Que l'on continue » ou « Vive le Québec libre ».

Ma réflexion est interrompue par l'un des frères Tremblay, qui m'escorte à l'intérieur de sa chaumière et m'indique ma place à la table, aux côtés d'un rougeaud qui s'échauffe derrière son accordéon. Puis, il me pose sous le nez une poutine, une vraie, et une montagne d'oreilles de crisse. Son haleine à 12 % d'alcool me demande si je préfère une Bleu, une Amère Khadir ou une Diabliesse, mais son clin d'œil, en me tendant la dernière, me suggère que le choix est beaucoup plus facile pour lui.

\*\*\*

Inspirée par mon aventure rustique dans les Cantons, j'ai planifié un voyage en Gaspésie, petite Toscane amalfitaine du Québec. Une fois l'été bien cuit, à la mi-juillet, j'ai roulé des heures et des heures et traversé tout un collier de villes et de villages aux médaillons plus chaleureux les uns que les autres : Rimouski, Baie-des-Sables, Matane, Grosses-Roches, Les Méchins, Capucins et Cap-Chat. J'ai posé l'ancre à Sainte-Anne-des-Monts pendant quelques jours, pour faire en vélo la découverte du Parc national de la Gaspésie. Puis, j'ai refait mon baluchon et j'ai dévalé la courbe en tête de baleine – très à propos – du territoire gaspésien jusqu'à Percé.

Et maintenant, des lunes après la cabane, je suis là, sur la terrasse maritime d'un adorable « couette et café » faisant face au Rocher, assise devant le déjeuner

gargantuesque du charmant couple de propriétaires : petits fruits, bleuets surtout, fromages de chez nous, œufs à la coque, crêpe, croissant et marmelade maison. Le ventre en fin de marathon et la tête du matin mise en marche par la digestion de ces poutines, je note : le Québec, c'est aussi le Code civil, PKP, Alcan, Bombardier et Michou. Une grand-mère qui roule les « r », des nids-de-poule sur les routes ou des miettes de pont sur les capots. Des commissions scolaires, des cégeps, des manifestations étudiantes, des polars, des mitaines, des belles-mères en politique ou des chefs de société d'État en col roulé blanc. Et de la bière dans les dépanneurs. De la piquette, aussi. Et le Québec, c'est le harfang des neiges. Le canot-camping, le Survenant, le Cirque du Soleil, les syndicats ou les vacances de la construction. Et les noms de famille composés, le cidre de pomme, l'École de l'humour, la gigue traditionnelle ou la Saint-Jean-Baptiste.

Je vois alors la facilité coulante avec laquelle j'épluche, les unes après les autres, les couches, épaisses ou pas, des fruits de ce que nous sommes. J'ai l'impression que je pourrais les faire défiler ainsi sans que muse ne manque, des pages et des pages durant. Alors, je tourne mon visage vers le soleil dans lequel sont plongés les marins et leurs cages à homards sur la plage de galets. Souriante, je pose la plume de ma matière grise et constate que, aisément nourri de l'opulence de la culture qu'il décrit, mon ouvrage, quoique lyrique, est à l'image du Québec : un parvenu. Car je me dis que le Québec porte l'ambition de se construire quelque chose de beau, de neuf, pour enterrer une fois pour toutes son bonheur d'occasion.

Nostalgique, je constate que presque un an est passé déjà. Je pense à ce prof de McGill, rencontré l'automne précédent. Je lui adresse une petite prière au hasard pour lui proposer de se rasseoir à la table voisine lorsque je retournerai en pèlerinage loin à

l'ouest, rue Sherbrooke, quand l'été autochtone sera revenu. Je lui remettrais une copie de mon cahier Canada. Et je lui demanderais, sincèrement intriguée, quelle est donc sa culture à lui. Et sans me moquer, je dirais : Bryan Adams ? La reine ? Et je le laisserais, le sourire aux lèvres, égrener le chapelet de tout ce dans quoi il se reconnaît. Je l'écouterais s'inventer, lui aussi, un cahier pour me raconter son pays.

Et quand il aurait terminé, essoufflé, je lui ferais voir que nos ouvrages, combinés, arrachent la reliure.